

Vous voyez bien que je ne pourrais songer sans folie à faire rencontrer nos destinées ! Ce que je veux vous dire, c'est que je vous aime d'une amitié tellement respectueuse et dévouée, qu'elle touche à l'adoration ! Si vous vous refusez à accepter mon dévouement, mon existence sera à tout jamais gâtée : vous perdrez mon âme ! Ce que je demande de vous, mademoiselle, c'est que vous me permettiez de vous suivre de loin, et de me tenir toujours à portée de recevoir vos ordres. Oh ! ne craignez point que cette liaison devienne pour vous un embarras, je ne vous parlerai jamais. Jamais votre nom, enfoui au plus profond de mon cœur, n'arrivera jusqu'à mes lèvres. Je serai votre esclave. Vous me commanderez avec un regard !

De Morvan, trop ému pour pouvoir continuer, s'arrêta.

De grosses larmes coulaient silencieuses le long de ses joues.

Nativa n'avait rien perdu de son calme et de son sang-froid ; elle semblait réfléchir.

— Monsieur le chevalier, lui dit-elle après une légère pause, je crois à votre amitié ; mais je repousse l'exaltation qui l'accompagne, et que j'attribue avec raison à votre faiblesse momentanée, suite inévitable de la grave maladie que vous achevez de subir. A part l'exagération de votre langage, il est encore une chose que je blâme dans vos paroles, c'est la distance que vous semblez établir entre nous deux par rapport à la différence de nos fortunes : un gentilhomme monsieur, et moi aussi je sais que vous appartenez à une excellente maison, est l'égal de tout le monde ; car il porte une épée, et nul n'a le droit de mettre obstacle à son courage ou à sa colère dès qu'il combat pour la gloire de son pays ou pour l'honneur de son nom ! Je vous parle peut-être un langage en désaccord avec les habitudes des femmes de votre pays ; que voulez-vous, monsieur ? il faut me pardonner. Nous autres Espagnoles, nous ne sommes pas habituées à nous entendre adresser de banals hommages ; nous prenons au sérieux les paroles sérieuses que nous adressent les gens d'honneur, et nous y répondons, non pas avec notre esprit, mais avec notre loyauté et notre cœur.

La réponse de Nativa était vague, elle combla néanmoins de joie de Morvan. Toutefois, il eut assez de force de caractère pour ne pas laisser éclater son transport.

Quant à la jeune Espagnole, il eut été facile à un observateur de sang-froid de deviner à la fixité vague de son regard, son front soucieux, à son petit pied battant distrairement et sans qu'elle s'en doutât une cadence à laquelle elle ne songeait pas, qu'elle était sous l'obsession d'une pensée grave.

Tout à coup la charmaute enfant, dont le chevalier attribuait l'espèce de recueillement à l'aveu qu'il achevait de lui faire, releva la tête par un geste mutin, et, se retournant vers lui :

— Monsieur de Morvan, lui demanda-t-elle sans aucun préambule, êtes-vous superstitieux ?

Cette question surprit assez vivement le jeune homme, qui répondit en souriant :

— Je suis Breton, mademoiselle. C'est assez vous dire que je crois à tous les faits dont l'explication dépasse mon intelligence.

— Chevalier, vous avez raison !

— Puis-je vous demander, mademoiselle, reprit de Morvan, le motif qui vous fait m'adresser cette question ?

— Certes. Je réfléchis que ma rencontre prouve que vous êtes né sous une influence heureuse. Oh ! pas de fades protestations et de mauvais compliments. Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, chevalier de Morvan, continua la jeune fille avec une espèce de solennité. Vous désirez la gloire et la fortune ? Eh bien ! si vous voulez m'aider dans l'accomplissement d'un noble et vaste projet que je sais, et si la réussite couronne vos efforts, retenez bien ce que je vous dis, il n'y aura pas un homme en France qui ne s'inclinera devant vos richesses et votre puissance.

— Il n'y aura pas un homme qui ne s'inclinera devant

ma richesse et ma puissance ! dites-vous, mademoiselle ? répéta le chevalier de Morvan avec un étonnement qu'il ne chercha pas à dissimuler. Je ne comprends pas, expliquez-vous, je vous prie.

— Je ne puis vous révéler ce secret qui n'est pas à moi, qui ne m'appartient pas. Vous avez bien voulu, monsieur de Morvan, me promettre une obéissance absolue, vous m'obligerez beaucoup en n'insistant pas sur ce sujet. Et puis, qui sait, ajouta Nativa pensive, si ce projet, le rêve de mes nuits et la pensée de mes jours, recevra même jamais un commencement d'exécution ? Nous autres femmes, ne prenons-nous pas presque toujours nos plus folles espérances pour des certitudes ? Nous ne tenons jamais compte des obstacles ou des impossibilités ; nous nous aveuglons à plaisir. Ce qu'il m'importe pour le moment de savoir, c'est si le jour où je vous dirai : " En avant ! " vous marcherez sans faiblir, sans retourner la tête, sans hésiter ; enfin, comme un vrai gentilhomme qui a engagé sa parole, et qui ne recule pas à sacrifier sa vie à son honneur.

— Trop heureux, mademoiselle, s'écria de Morvan avec feu, si je réussis à vous éviter, au prix de ma misérable et obscure existence, le moindre des chagrins !

La belle Espagnole, grâce à cette mobilité ou à cette vivacité d'impression qui semblait lui être habituelle, et qui la rendait si séduisante, remplaça tout à coup, par un air enjoué, l'espèce de tristesse solennelle qui assombrissait son visage.

— Savez-vous, chevalier, continua-t-elle, que depuis quinze jours vous piquez ma curiosité ?

— Moi, mademoiselle ? et en quoi, je vous prie ?

— Mais, en tout. Je cherche en vain le mot de l'énigme de votre existence. Comment se fait-il qu'à votre âge vous ayez songé à vous retirer dans cette affreuse solitude de Pennmark ! Que vous, gentilhomme d'esprit et de courage, vous passiez votre jeunesse en compagnie de paysans grossiers et cruels ; qu'à peine entré dans la vie vous soyez déjà mort au monde ? Je me suis laissé aller à croire qu'une grande douleur de votre passé pèse sur votre présent et l'assombrit.

— Vous vous trompez, mademoiselle, répondit de Morgan avec mélancolie : personne ne s'est jamais encore assez intéressé à ma vie pour y jeter une ombre ! J'ai toujours été accueilli par une indifférence profonde et laissé dans un complet isolement !

— Mais vos parents, votre famille ?

— Ma famille se personnifiait dans mon père, et depuis dix-sept ans je ne sais ce qu'il est devenu. Quant à mes parents, ils sont trop riches et trop puissants pour que je puisse leur tendre la main en signe d'amitié : ils croiraient sans doute que je leur demande l'aumône.

— Et madame votre mère, chevalier ?

— Je ne l'ai jamais connue, mademoiselle ; ma naissance lui a coûté la vie !

— Pardonnez-moi de continuer mes questions, chevalier, reprit Nativa, après un léger silence et d'une voix tellement douce et affectueuse que le jeune homme se sentit remué jusqu'au cœur : c'est bien le moins, puisque nous avons fait un pacte d'amitié, que je m'inquiète de vos douleurs et que je sache les blessures de votre âme.

— C'est mon histoire que vous daignez me demander, mademoiselle ? Mon Dieu, elle est bien simple, quelques mots me suffiront. Mon père, monsieur le comte de Morvan, un des seigneurs les plus justement estimés de notre province, eut le malheur de se trouver mêlé au dernier soulèvement qui a ensanglanté la Bretagne ; sa tête fut mise à prix, ses biens confisqués, et il dut prendre la fuite. Depuis lors, je n'ai jamais entendu parler de lui. Un de mes parents, le marquis de Plœuc, voulut bien se charger de moi, et me fit entrer à l'école des gentilshommes : il paraît que je porte malheur à ceux qui m'aiment, car peu de temps après M. de Plœuc mourut.

Mon éducation achevée, je tentai de mettre à profit les connaissances que j'avais acquises ; mais, hélas ! je m'aper-